

IL N'Y A QU'UN PAS

Regards d'adolescents sur *L'Homme qui marche*



Musée Rodin, Meudon
Du 10 janvier au 23 février 2020.

Musée Rodin
Du 10 Janvier au 23 février 2020

IL N'Y A QU'UN PAS

Regards d'adolescents sur *L'Homme qui marche*
d'Auguste Rodin

Par Sarah Ashry Ahmed
Hajar Boujaddada
Constance Braun
Rachel Cadrieu
Emilie Caltagirone
Chiara Ciuti
Salomé Chansou
Marie Delobel
Pauline Demyttenaere
Solenn Duluc
Corentin Gauthier
Sahra Guedouim
Ga-Hee Han
Marion Klaeyle
Lou-Anne Le Moines de Sagazan
Léa Lévi-Becam
Yoann Mahiout
Natacha Moné
Charlène Moulin
Irène Mpouli
Emma Nédelec
Mattéo Peirani
Raymond Quan
Julie Rabat
Linda Rodrigues
Théodore Sananikone
Pauline Ser
Emmy Subra
Omar Tahori
Bruno Terrien
Lia Tillich
Sébastien Tran Van
Louise Trichet
Gabriel
Romane
Juliette
et Alice.

Cette exposition est présentée au musée Rodin, site de Meudon, dans la galerie des plâtres, du 10 janvier au 23 Février 2020.

La scénographie a été conçue par les élèves des groupes arts-plastiques de la clinique Dupré et de son lycée support, le lycée Lakanal, Sceaux, avec le concours de l'artiste plasticienne Louise-Margot Décombas et de leur professeur d'arts-plastiques, Nathalie Vuillemin.

Le catalogue de l'exposition a été établi sous la direction de Cécile Laborde, professeur de lettres modernes, Ernest Leibovich, professeur de philosophie et Nathalie Vuillemin, professeur d'arts-plastiques avec la collaboration des élèves des groupes arts-plastiques et littérature, humanités et philosophie de la clinique Dupré et de son lycée support, le lycée Lakanal, Sceaux.

En couverture : Détail de l'installation, *Monument à L'Homme qui marche*, 2019, œuvre collective.

Préface

L'exposition « Il n'y a qu'un pas, regards d'adolescents sur *L'Homme qui marche* » est l'aboutissement d'un projet artistique et culturel orienté sur la sculpture, mené par les élèves des groupes arts-plastiques et humanités, littérature et philosophie de la clinique Dupré et de son lycée support, le lycée Lakanal à Sceaux. Ce catalogue témoigne du travail effectué au musée Rodin, en classe et à l'occasion de deux journées d'atelier avec l'artiste plasticienne Louise-Margot Décombas.

Après une découverte du musée et une visite guidée, les élèves se sont approprié *L'Homme qui marche* par le dessin mais aussi par l'analyse formelle et sémantique des enjeux qui lui sont propres. L'accent a été mis sur les notions de fragment, d'assemblage, de hasard et d'accident inhérentes à la démarche de création de Rodin. En classe, ils ont découvert d'autres œuvres relevant des arts-plastiques, de la photographie et du cinéma ainsi que des textes littéraires et philosophiques autour des notions de marche et de mouvement, qui ont nourri et enrichi leur compréhension de la sculpture de Rodin. Ils ont alors, à leur tour, produit des textes, des cartels et des sculptures qui ont constitué autant de clins d'œil à *L'Homme qui marche*, et qui sont réunis dans ce catalogue d'exposition. Enfin, lors de deux journées d'atelier de pratique plastique avec l'artiste plasticienne Louise-Margot Décombas, ils ont réalisé une sculpture collective monumentale, hommage à *L'Homme qui marche* et ont conçu la scénographie de l'exposition.

Réunissant les élèves du lycée Lakanal et les élèves de la clinique Dupré, établissement accueillant des jeunes hospitalisés en psychiatrie, le projet a été l'occasion de rencontres et d'échanges pour des élèves qui bien que dépendant du même lycée, se connaissaient peu. Il s'inscrit dans une démarche d'inclusion et vise une plus juste égalité des chances pour tous.

Remerciements

Les élèves et l'équipe pédagogique remercient tout particulièrement Catherine Chevillot, Conservateur général et directrice du musée Rodin sans qui cette exposition n'aurait pu avoir lieu. Notre gratitude va également au service culturel du musée Rodin et plus particulièrement à Isabelle Bissière, Chef du service culturel et Véronique Garnier, Chargée d'action culturelle qui ont accompagné et encouragé ce projet tout au long de son élaboration.

Nous tenons à remercier très chaleureusement la Délégation à l'Action Culturelle de l'Académie de Versailles qui a apporté son support au projet ainsi qu' Amandine Barrier-Dalmon, Conseillère arts-plastiques, design, architecture et musique qui a été notre interlocutrice principale.

Louise-Margot Décombas, artiste plasticienne, a accepté avec enthousiasme notre proposition de collaboration et a su générer une véritable émulation artistique. Nous la remercions pour son implication et l'esprit de partage avec lequel elle a mené ses interventions.

Il va de soi que nous exprimons notre plus vive reconnaissance à Corinne Raguideau, Proviseur de la Cité scolaire Lakanal qui a soutenu ce projet ainsi qu'à ses adjoints, Nathalie Holas, Directrice des études à la clinique Dupré et Thomas Chaudouard, Proviseur-adjoint du lycée Lakanal. Un grand merci également à Yasmina Amazzouz, Conseillère principale d'éducation à la clinique Dupré, qui s'est particulièrement investie à nos côtés pour accompagner les élèves et faciliter leur participation au projet.

Nous remercions Thierry Orcière, intendant du lycée Lakanal, Daniel Carréras, adjoint de l'intendant, ainsi que Marie Bézy, agent chef du service général et Gérard Lavergne, responsable de l'équipe de maintenance pour leur aide précieuse lors du transport de l'installation au musée Rodin.

Enfin, nous témoignons notre reconnaissance à Jean-Michel Seguin, Encadrant responsable du site de Meudon, qui nous a apporté son expertise technique et sa visseuse pour assurer la stabilité de notre installation.

Sommaire

| | |
|----|---|
| 8 | MARCHE DU CORPS ET DÉMARCHE DE PENSÉE |
| 9 | A propos de <i>L'Homme qui marche</i> , fragments collectés sur les sites internet du musée Rodin et des Galeries Nationales du Grand Palais. |
| 10 | Poésie de la marche |
| 12 | Dialogues avec <i>L'Homme qui marche</i> par le groupe de Terminale arts-plastiques du lycée Lakanal. |
| 22 | DES PIEDS ET DES PAS |
| 23 | <i>Premiers pas</i> par Marie Delobel, Charlène Moulin, Ga-Hee Han et Emma Nédelec. |
| 24 | <i>Pas trop faim</i> par Corentin Gauthier. |
| 25 | <i>Pas symétrique</i> par Rachel Cadrieu et Emmy Subra. |
| 26 | <i>Pas bête</i> par Emilie Caltagirone-Presson et Chiara Ciuti |
| 27 | <i>Pas de géant</i> par Raymond Quan et Lia Tillich. |
| 28 | <i>Pas encore mûr</i> par Natacha Moné. |
| 29 | <i>Pas de deux</i> par Léa Lévi-Becam et Irène Mpouli. |
| 30 | <i>Pas sur la lune</i> par Louise Trichet, Chiara Ciuti et Emilie Caltagirone. |
| 31 | <i>Pas sur des oeufs</i> par Lou-Anne Le Moines de Sagazan. |
| 32 | <i>Pas si vieux</i> par Bruno Terrien. |
| 33 | <i>Pas plume</i> par Omar Tahori. |
| 34 | <i>.Pas plume</i> par Omar Tahori. |
| 35 | <i>Pas en suspens</i> par Solenn Duluc. |
| 36 | <i>Pas gonflé</i> par Pauline Demyttenare. |
| 38 | MARCHE GROUPÉE |
| 39 | Coéquipière, Louise-Margot Décombas |
| 40 | Première journée : Un pas après l'autre |
| 41 | Seconde journée : Un pas si facile que ça |
| 47 | Paroles d'élèves |
| 49 | ÉPILOGUE |



Auguste Rodin
L'Homme qui marche, grand modèle
Sculpture
214 cm x 70 cm x 154 cm, Plâtre.
Copyright, musée Rodin

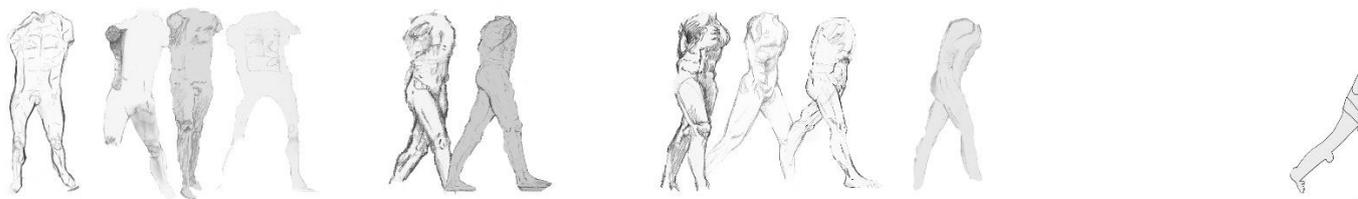
MARCHE DU CORPS ET DÉMARCHE DE PENSÉE

"Comment marche *L'Homme qui marche* ?"

Le 21 novembre 2019, les élèves ont visité le musée Rodin à Meudon. À partir de leur rencontre avec l'œuvre du sculpteur et surtout de son *Homme qui marche*, ils ont pu s'interroger quant à la démarche de création de Rodin, abordant plus particulièrement les notions de fragment, d'assemblage, de mouvement, de matérialité et de présentation inhérentes à son œuvre. La question du mouvement a plus particulièrement retenu leur attention : mouvement des corps, mouvements de l'âme, gestes et expressions, *L'Homme qui marche* est apparu comme le manifeste d'une sculpture en mouvement.

Mais "Comment marche *L'Homme qui marche* ?"

Regardé, dessiné, disséqué, raconté, expliqué, la sculpture a été analysée sous tous les angles, faisant émerger de nombreuses questions. Pourquoi *L'Homme qui marche* n'a-t-il pas de tête ? Comment Rodin a-t-il pu donner l'impression de la marche alors que les deux pieds de la sculpture sont ancrés dans le sol ? *L'Homme qui marche sur colonne* ne risque-t-il pas de tomber ? Si *L'Homme qui marche* est l'image même du mouvement, *Le Penseur* est-il celle de l'immobilité ? Les questions ont appelé d'autres questions, les recherches d'autres recherches, sources, documents, œuvres, textes... réunis ici.



Croquis réalisés par les élèves présents lors de la visite au Musée Rodin, site de Meudon.

A propos de *L'Homme qui marche*

Fragments collectés sur les sites internet du musée Rodin et des Galeries Nationales du Grand Palais

D'une genèse complexe, *L'Homme qui marche* illustre bien le « revoir et re-penser » cher à Rodin, selon la formule du sculpteur anglais Henry Moore. Dite aussi *Saint Jean-Baptiste* ou *Première impression*, la sculpture est conçue dans les années 1899-1900, à partir d'études de torse et de jambes pour le Saint Jean-Baptiste daté, lui, de 1880. Le torse en terre, réalisé vers cette époque, est retrouvé, semble-t-il, vers 1887 ; les jambes appartiennent elles aussi à la création du Baptiste. Malgré les états de conservation différents entre ces éléments, Rodin les assemble dans ces années 1900. Le modelé lisse des jambes contraste avec les crevasses du torse, ce qui accentue la référence à l'antique. Les membres disparus renforcent les effets voulus par l'artiste de rupture par rapport au dogme du « Tout ensemble » cher à la tradition académique.

Après 1900, Rodin porta un nouveau regard sur l'antique, et il est certain que l'état fragmentaire dans lequel sont parvenues la plupart des sculptures gréco-romaines n'a pas été sans influence sur la réflexion du sculpteur. Il avait remarqué que cela ne diminuait en rien leur beauté ni leur pouvoir d'expression : "Voilà une main... cassée au ras du poignet, elle n'a plus de doigts, rien qu'une paume, et elle est si vraie, admirait-il, que pour la contempler, la voir vivre, je n'ai pas besoin des doigts. Mutilée comme elle est, elle se suffit malgré tout parce qu'elle est vraie."

À la fois naturaliste et abstrait, ce corps en morceaux, sans tête ni bras est conçu comme une œuvre achevée. La figure n'est ni allégorique ni littéraire et en marge des normes esthétiques de l'époque, l'idée de Rodin étant d'exprimer le dynamisme par le fragment. Le déroulement progressif du mouvement est créé grâce au décalage entre les axes des différentes parties du corps, mais les deux jambes sont plantées au sol. Un léger basculement du socle suggère que le pied arrière va se soulever pour exécuter un pas.

Le titre choisi, qui tire vers l'universel, témoigne bien du souci de Rodin de toucher ici l'essentiel et non plus l'accidentel et le particulier, comme dans le *Saint Jean-Baptiste*. Aucun détail anecdotique ne vient perturber la sensation du déplacement énergique de cette figure colossale qui offre une synthèse de la réflexion rodinienne sur l'image du mouvement.

Poésie de la marche

Par le groupe littérature, humanités et philosophie de la clinique Dupré

Dans le cadre du cours de spécialité « Littérature, Humanités et philosophie », il a été proposé aux élèves de réaliser un calligramme sur le thème de la marche. Leur poème devait commencer par une formule incluant le verbe « marcher » : marcher sur la tête, marcher à pas de loup, marcher sur les pieds, marcher sur les plates-bandes, marcher droit, marcher de travers....

Je marche dans les forêts de Mazure...

Par Gabriel

Je marche dans les forêts de Mazure en hiver, morcelées ça et là de lacs gelés.

Je me laisse traverser par la brise hivernale, douce, froide et quelque peu maligne.

Quel bonheur que de parcourir ce paysage enchanté : une petite rivière tente de se frayer un chemin parmi les pins et les rochers granitiques, goûtez-y donc à cette eau, imprégnée de ces deux éléments, et qui coule, coule, coule...

Produisant un bruit si délicat, si léger, si subtil.

Je marche, tel cette eau, puis dans ce mouvement, flux perpétuel de la nature, mes sens activés illuminent mon âme assoiffée.

Quand soudain... Se dressent devant moi des blocs de briques et béton, avec des machines volantes, bruyantes et libérant une odeur pestilentielle.

Quelle désillusion que de voir ce qu'a produit mon espèce

Je marche en tête...

Par Juliette

Je marche en tête afin d'arriver à tes pieds.

Une idée solitaire cheminait avec moi, ma tête débordait de vérités ; j'en oubliais par vanité.

Je pressais le pas, tu accourus dans mes bras.

Pourquoi nous sommes-nous arrêtés là ?

Marcher droit devant...

Par Romane

Marcher droit devant, ne pas se retourner, observer les longues plaines de nos vies, les nuages éphémères, le rayonnement du soleil, la dureté du brouillard et continuer de marcher, droit devant.

La route est longue et fatigante.

Malgré les douleurs, vous ne vous assiérez jamais et continuerez cette perpétuelle marche.

Au loin, vous apercevrez une demeure rustique, et là, bien à l'abri des intempéries, vous déciderez peut-être de rester, de ne plus marcher,

Et d'éternellement vous reposer.

Marcher à toute allure...

Par Alice

Marcher à toute allure sans réellement savoir où aller.

Je marche vite, c'est sûr.

Loin dans mes pensées ou bien contre le vent.

Sans m'arrêter,

Je marche tout le temps pour oublier.

Marcher droit
devant, ne pas se
retourner, observer
les longues plaines de
nos vies, les nuages
éphémères, le
rayonnement du
soleil, la dureté
du brouillard
et continuer
de marcher
droit devant.
La route est
longue et fatigante.
Malgré les douleurs,
vous ne vous assiérez
jamais et continuerez
cette perpétuelle
marche.
Au loin,
vous aper-
cevrez une
demeure
rustique
et là, bien
à l'abri
des intempé-
ries, vous déci-
derez peut-
être de rester,
de ne plus
marcher
éternel-
ment.
vous
plus et d'éternel-
lement
reposez

Marcher à toute
allure sans
réellement sa-
voir où aller
Je marche
vite c'est sûr
Loin dans mes
pensées ou bien
contre le
vent
Sans
m'arrêter
Je marche
tout le
temps
pour
oublier

Je marche
à toute
allure
sans
réellement
savoir
où aller
Je marche
vite
c'est sûr
Loin dans
mes
pensées
ou bien
contre
le vent
Sans
m'arrêter
Je marche
tout le
temps
pour
oublier
pourquoi nous sommes-nous arrêtés là ?

Dialogues avec *L'Homme qui marche*

Par le groupe arts-plastiques du lycée Lakanal.

En cours de philosophie et d'arts-plastiques, un corpus autour de la question de la marche et du mouvement a été proposé aux élèves. Ce corpus, composé de plusieurs textes et d'un extrait cinématographique, a été l'occasion de rencontrer plusieurs personnages réels ou fictifs : Auguste Rodin, s'entretenant du mouvement dans ses œuvres avec Paul Gsell ; Protagoras, prodiguant son enseignement en marchant dans un texte de Platon ; Diogène le cynique opposant aux paradoxes de Zénon d'Elée son corps en train de marcher ; Eryximaque commentant la danse d'Athikté dans un texte de Paul Valéry et enfin, Brice Parain dialoguant avec Anna Karina dans *Vivre sa vie* de Jean-Luc Godard. À partir de la lecture de ces textes et de leurs analyses, les élèves ont imaginé des dialogues entre *L'Homme qui marche* et un ou plusieurs de ces personnages.



De gauche à droite :

Stephen & Henry Haweis & Coles

L'Homme qui marche (bronze)

1903-1904,

Photographie, épreuve au charbon, 22,7 cm x 16,4 cm.

Copyright, musée Rodin

Anonyme

L'Homme qui marche (plâtre)

Photographie,

épreuve aristotype,

34,7 cm x 24,3 cm.

Copyright musée Rodin.

Corpus

Auguste Rodin, *L'Art*, entretiens réunis par Paul Gsell, 1911.

(...) Notez d'abord que *le mouvement est la transition d'une attitude à une autre*.

Cette simple remarque qui a l'air d'un truisme est, à vrai dire, la clé du mystère.

Vous avez lu certainement dans Ovide comment Daphné est transformée en laurier et Progné en hirondelle. Le charmant écrivain montre le corps de l'une se couvrant d'écorce et de feuilles, les membres de l'autre se revêtant de plumes, de sorte qu'en chacune d'elles on voit encore la femme qu'elle va cesser d'être et l'arbuste ou l'oiseau qu'elle va devenir. Vous vous rappelez aussi comment dans *l'Enfer* du Dante, un serpent se plaquant contre le corps d'un damné se convertit lui-même en homme tandis que l'homme se change en reptile. Le grand poète décrit si ingénieusement cette scène qu'en chacun de ces deux êtres, l'on suit la lutte des deux natures qui s'envahissent progressivement et se suppléent l'une l'autre.

C'est en somme une métamorphose de ce genre qu'exécute le peintre ou le sculpteur en faisant mouvoir ses personnages. Il figure le passage d'une pose à une autre : il indique comment insensiblement la première glisse à la seconde. Dans son œuvre, on discerne encore une partie de ce qui fut et l'on découvre en partie ce qui va être.

Il y avait précisément dans le grand hall où nous étions les moulages de l'Âge d'Airain et du Saint Jean-Baptiste. Rodin m'invita à les regarder.

Et tout de suite, je reconnus la vérité de ses paroles. (...) J'étudiai ensuite de la même façon le Saint Jean-Baptiste. Et je vis que le rythme de cette figure se ramenait encore, comme me l'avait dit Rodin, à une sorte d'évolution entre deux équilibres. Le personnage appuyé d'abord sur le pied gauche qui pousse le sol de toute sa force, semble se balancer à mesure que le regard se porte vers la droite. On voit alors tout le corps s'incliner dans cette direction, puis la jambe droite avance et le pied s'empare puissamment de la terre. En même temps, l'épaule gauche qui s'élève semble vouloir ramener le poids du torse de son côté

pour aider la jambe restée en arrière à revenir en avant. Or, la science du sculpteur a consisté précisément à imposer au spectateur toutes ces constatations dans l'ordre où je viens de les indiquer, de manière que leur succession donnât l'impression du mouvement.

Au surplus, le geste du Saint Jean-Baptiste recèle de même que celui de l'Âge d'Airain une signification spirituelle. Le prophète se déplace avec une solennité presque automatique. On croirait entendre ses pas sonner comme ceux de la statue du Commandeur. On sent qu'une puissance mystérieuse et formidable le soulève et le pousse. Ainsi la marche, ce mouvement si banal d'ordinaire, devient ici grandiose parce qu'elle est l'accomplissement d'une mission divine.

— Avez-vous déjà examiné attentivement dans des photographies instantanées des hommes en marche ? me demanda tout à coup Rodin.

Et sur ma réponse affirmative :

— Eh bien ! qu'avez-vous remarqué ?

— *Qu'ils n'ont jamais l'air d'avancer. En général, ils semblent se tenir immobiles sur une seule jambe ou sauter à cloche-pied.*

— Très exact ! Et tenez, par exemple, tandis que mon Saint Jean est représenté les deux pieds à terre, il est probable qu'une photographie instantanée faite d'après un modèle qui exécuterait le même mouvement, montrerait le pied d'arrière déjà soulevé et se portant vers l'autre. Ou bien, au contraire, le pied d'avant ne serait pas encore à terre si la jambe d'arrière occupait dans la photographie la même position que dans ma statue.

Or, c'est justement pour cette raison que ce modèle photographié présenterait l'aspect bizarre d'un homme tout à coup frappé de paralysie et pétrifié dans sa pose, comme il advient dans le joli conte de Perrault aux serviteurs de la Belle au Bois Dormant, qui tous s'immobilisent subitement dans l'attitude de leur fonction.

Et cela confirme ce que je viens de vous exposer sur le mouvement dans l'art. Si, en effet, dans les photographies instantanées, les personnages, quoique saisis en pleine action, semblent soudain figés dans l'air, c'est que toutes les parties de leur corps étant reproduites exactement au même vingtième ou au même quarantième de seconde, il n'y a pas là, comme dans l'art, déroulement progressif du geste.

— *Je vous entends fort bien, maître, lui dis-je ; mais il me semble, — excusez-moi de hasarder cette remarque, — que vous vous mettez en contradiction avec vous-même.*

— Comment cela ?

— *Ne m'avez-vous pas déclaré à mainte reprise que l'artiste devait toujours copier la Nature avec la plus grande sincérité ?*

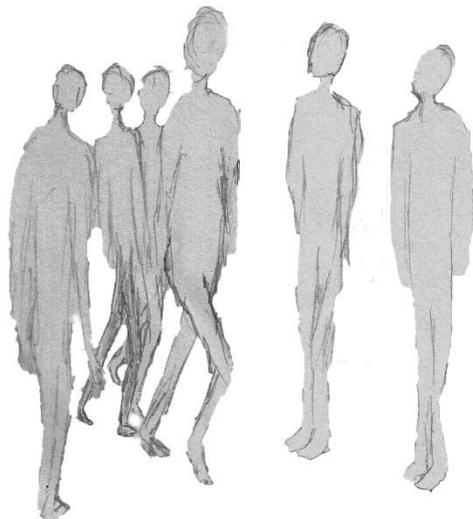
— Sans doute, et je le maintiens.

— *Eh bien ! quand, dans l'interprétation du mouvement, il se trouve en complet désaccord avec la photographie, qui est un témoignage mécanique irrécusable, il altère évidemment la vérité.*

— Non, répondit Rodin ; c'est l'artiste qui est véridique et c'est la photographie qui est menteuse ; car dans la réalité le temps ne s'arrête pas : et si l'artiste réussit à produire l'impression d'un geste qui s'exécute en plusieurs instants, son œuvre est certes beaucoup moins conventionnelle que l'image scientifique où le temps est brusquement suspendu.

Platon, *Protagoras*, 314e-315b, Vème siècle avant notre ère.

Quand nous fûmes entrés, nous trouvâmes Protagoras qui se promenait sous les portiques, accompagné et suivi dans sa promenade, d'un côté par Callias, fils d'Hipponicos, de son frère utérin Paralos, fils de Périclès, Xanthippe de Philippide, fils de Philomélos, d'Antimoiros de Mendè, le plus renommé des disciples de Protagoras, qui étudie pour faire le métier de sophiste. Il y en avait parmi ces gens, qui suivaient par derrière, prêtant l'oreille à ce qui se disait : pour la plupart, des étrangers, cela se voyait, que Protagoras emmène avec lui de chacune des cités par lesquelles il passe, charmant ces gens à la façon d'Orphée, par le son de la voix, et c'est à la voix qu'ils le suivent, une fois pris sous son charme ! Mais le chœur comptait aussi quelques-uns de nos compatriotes. Quant à moi, la vue de ce chœur me causa une joie extrême, par les merveilleuses précautions qu'on y prenait pour ne jamais gêner la marche de Protagoras en se trouvant par-devant lui ; mais au contraire, dès qu'il faisait demi-tour, et, avec lui, ceux qui l'accompagnaient, c'était par une belle manœuvre, bien réglée, que ces infortunés auditeurs se séparaient sur un côté et sur l'autre, puis en exécutant leur évolution circulaire, prenaient chaque fois, avec la plus grande élégance, leur place à l'arrière.



Pauline Ser,
Dessin au crayon.

Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, II^{ème} siècle.

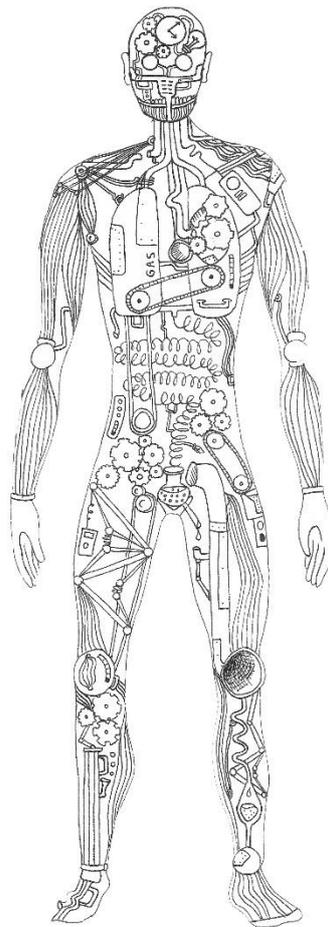
A propos de Diogène le cynique :

Un sophiste tirait pour conclusion d'un syllogisme, qu'il avait des cornes ; il se toucha le front et dit : « Je n'en sens pas. » Un autre ayant nié le mouvement, il se leva et se mit à marcher. Entendant quelqu'un discourir sur les phénomènes célestes, il lui dit : « Depuis quand es-tu revenu du ciel ? »

Platon, *Le Banquet*, vers 380 avant notre ère.

Discours d'Eryximaque

Car la médecine, pour la définir en un mot, est la science des phénomènes amoureux propres au corps, dans leur rapport avec la réplétion et la vacuité, et celui qui dans ces phénomènes sait diagnostiquer le bon et le mauvais amour est le mieux fait pour être médecin. Et celui qui opère des changements grâce auxquels on acquiert un amour à la place d'un autre et qui, dans les corps où l'amour n'est pas mais devrait être, sait le faire naître et sait l'ôter quand il s'y trouve, celui-là connaît sans doute bien son travail. Il doit en effet être capable d'établir l'amitié et l'amour mutuel entre éléments du corps qui se haïssent le plus.



Natacha Moné, Dessin au feutre.

Paul Valéry, *L'âme et la danse*, 1945.

Éryximaque, Socrate et Phèdre commentent la danse d'Athikté.

ÉRYXIMAQUE

Regarde ! Regarde !... Elle commence, vois-tu bien, par une marche toute divine : c'est une simple marche circulaire... Elle commence par le suprême de son art ; elle marche avec naturel sur le sommet qu'elle a atteint. Cette seconde nature est ce qu'il y a de plus éloigné de la première, mais il faut qu'elle lui ressemble à s'y méprendre.

SOCRATE

Je jouis comme personne de cette magnifique liberté. Les autres, maintenant, sont fixes, et comme enchantées. Les musiciennes s'écoutent, et ne la perdent pas de vue... Elles adhèrent à la chose, et semblent insister sur la perfection de leur accompagnement.

PHÈDRE

L'une, de corail rose, et curieusement ployée, souffle dans un énorme coquillage.

ÉRYXIMAQUE

La très longue flûtiste aux cuisses fuselées, et l'une à l'autre étroitement tressées, allonge son pied élégant dont l'orteil marque la mesure... Ô Socrate, que te semble de la danseuse ?

SOCRATE

Éryximaque, ce petit être donne à penser... Il assemble sur soi, il assume une majesté qui était confuse dans nous tous, et qui habitait imperceptiblement les acteurs de cette débauche... Une simple marche, et déesse la voici ; et nous, presque des dieux !... Une simple marche, l'enchaînement le plus simple !... On dirait qu'elle paye l'espace avec de beaux actes bien égaux, et qu'elle frappe du talon les sonores effigies du mouvement. Elle semble énumérer et compter en pièces d'or pur, ce que nous dépensons distraitemment en vulgaire monnaie de pas, quand nous marchons à toute fin.

ÉRYXIMAQUE

Cher Socrate, elle nous apprend ce que nous faisons, montrant clairement à nos âmes, ce que nos corps obscurément accomplissent. À la lumière de ses jambes, nos mouvements immédiats nous apparaissent des miracles. Ils nous étonnent enfin autant qu'il le faut.

PHÈDRE

En quoi cette danseuse aurait, selon toi, quelque chose de socratique, nous enseignant, quant à la marche, à nous connaître un peu mieux nous-mêmes ?

ÉRYXIMAQUE

Précisément. Nos pas nous sont si faciles et si familiers qu'ils n'ont jamais l'honneur d'être considérés en eux-mêmes, et en tant que des actes étranges (à moins qu'infimes ou perclus, la privation nous conduise à les admirer)... Ils mènent donc comme ils le savent, nous qui les ignorons naïvement ; et suivant le terrain, le but, l'humeur, l'état de l'homme, ou même l'éclaircissement de la route, ils sont ce qu'ils sont : nous les perdons sans y penser. Mais considère cette parfaite procession de l'Athikté, sur le sol sans défaut, libre, net, et à peine élastique. Elle place avec symétrie sur ce miroir de ses forces, ses appuis alternés ; le talon versant le corps vers la pointe, l'autre pied passant et recevant ce corps, et le reversant à l'avance ; et ainsi, et ainsi ; cependant que la cime adorable de sa tête trace dans l'éternel présent, le front d'une vague ondulée.

Comme le sol est en quelque sorte absolu, étant dégagé soigneusement de toutes causes d'arythmie et d'incertitude, cette marche monumentale qui n'a qu'elle-même pour but, et dont toutes les impuretés variables ont disparu, devient un modèle universel.

Regarde quelle beauté, quelle pleine sécurité de l'âme résulte de cette longueur de ses nobles enjambées. Cette amplitude de ses pas est accordée avec leur nombre, lequel émane directement de la musique. Mais nombre et longueur sont d'autre part secrètement en harmonie avec la stature...

SOCRATE

Tu parles si bien de ces choses, docte Éryximaque, que je ne puis m'empêcher de voir selon ta pensée. Je contemple cette femme qui marche et qui me donne le sentiment de l'immobile. Je ne m'attache qu'à l'égalité de ces mesures...

PHÈDRE

Elle s'arrête, au milieu de ces grâces commensurables...



Marion Klaeyle,
Dessin au crayon.

Jean-Luc Godard, *Vivre sa vie*, 1962, dialogue entre Nana (Anna Karina) et le philosophe (Brice Parain).

Nana : - Vous venez souvent ici ?

Le philosophe : - Non, quelquefois, aujourd'hui c'est par hasard.

Nana : - Pourquoi vous lisez ?

Le philosophe : - C'est mon métier.

Nana : - C'est drôle. Tout à coup je ne sais pas quoi dire. Ça m'arrive très souvent. Je sais ce que je veux dire. Je réfléchis avant de le dire pour savoir si c'est bien ça qu'il faut dire. Mais au moment de le dire, pfff, je ne sais plus quoi dire.

Le philosophe : - Oui, évidemment. Ecoutez, vous avez lu *Les trois mousquetaires* ?

Nana : - Non, mais j'ai vu le film. Pourquoi ?

Le philosophe : - Parce que, vous voyez y'a là-bas Porthos, d'ailleurs c'est pas dans *Les trois mousquetaires*, c'est dans *Vingt ans après*. Porthos, le grand, le fort, un peu bête... Il n'a jamais pensé de sa vie, vous comprenez ? Alors une fois il faut qu'il mette une bombe dans un souterrain pour la faire éclater. Il le fait. Il place la bombe, il allume la mèche et puis il se sauve naturellement. Mais en courant, tout à coup il se met à penser. Il pense à quoi ? Il se demande comment il est possible qu'il puisse mettre un pied devant l'autre. Ça vous est arrivé aussi sans doute, non ? Alors il s'arrête de courir, de marcher. Il ne peut plus, il ne peut plus avancer. Tout explose, le souterrain lui tombe dessus. Il le retient avec ses épaules. Il est assez fort mais finalement, au bout d'un jour, deux jours, je sais pas, il est écrasé, il meurt. En somme, la première fois qu'il a pensé, il en est mort.

Nana : - Pourquoi vous me racontez cette histoire ?

Dialogues

Dialogue entre *L'Homme qui marche*, Nana et le Philosophe.

Par Constance Braun et Lou-Anne Le Monies de Sagazan.

Nana interpelle L'Homme qui marche, le philosophe en retrait assiste à la scène.

NANA : *L'Homme qui marche*... Ha ! Ha ! Je ne comprends pas.

L'HOMME QUI MARCHE : Plaît-il ? Nana s'en prendrait-elle à moi ? Cherches-tu les hostilités ?

NANA : Si *L'Homme* marche, il n'a qu'à venir à moi.

L'HOMME QUI MARCHE : Je marche vers toi.

NANA : Acéphale ! écervelé ! Tu es en plâtre ! Tu ne peux pas marcher.

L'HOMME QUI MARCHE : Certes je suis en plâtre, immobile et pourtant... Tu ne remarques pas ?

NANA : Remarquer quoi ?

L'Homme qui marche *se tait*.

NANA : Réponds ! Quoi donc ?

Le silence règne lorsqu'une voix vient le rompre :

LE PHILOSOPHE : Pourquoi vous acharnez-vous donc sur cette sculpture mademoiselle ? Réfléchissez un peu. Rodin ne sculpte pas seulement un pas dans l'espace, mais il modèle aussi un pas de réflexion en vous.

NANA : L'acéphale me fait penser...

Dialogue entre *L'Homme qui marche* et Diogène de Sinope.

Par Salomé Chansou.

DIOGÈNE DE SINOPE : Alors comme ça c'est toi *L'Homme qui marche*, celui qui contrairement au penseur, statique dans sa réflexion, ne fait que marcher au point d'en perdre la tête ? L'as-tu eue un jour, ta tête ? As-tu un jour pensé ? Et ce jour-là, as-tu arrêté de marcher ?

L'HOMME QUI MARCHE : J'avance, je marche, si je commençais à penser, je m'arrêterai.

DIOGÈNE DE SINOPE : Si tu commences à penser, tu t'arrêteras ? Pas sûr. Moi, je suis un homme qui pense et qui marche. Ma tête est ce qui me fait avancer, progresser. Mais où est la tienne ? Où est ta tête ? L'as-tu cachée ? L'as-tu perdue ? L'as-tu détruite ?

L'HOMME QUI MARCHE : Je l'ai abandonnée le jour où j'ai voulu avancer. Depuis, je ne l'ai jamais revue.

DIOGÈNE DE SINOPE : L'as-tu cherchée ?

L'HOMME QUI MARCHE : Non.

DIOGÈNE DE SINOPE : Tu n'es rien sans ta tête. Tu ne fais qu'avancer sans but, sans réfléchir. Si ça se trouve, tu recules. Tu vis dans l'action sans jamais rien en apprendre.

L'HOMME QUI MARCHE : Au contraire, cette marche sans but m'a appris à être heureux. Ma vie est dénuée de réflexion, mais aussi de peine. Peux-tu en dire autant ?

DIOGÈNE DE SINOPE : Certes non, mais je suis un cynique tu sais... *Silence*. As-tu si peur de retrouver ta tête ? Car je le sens, tu as recommencé à penser... Tes jambes sont ancrées au sol, comme si ta tête perdue cherchait à te retrouver et à t'arrêter.

Dialogue entre *L'Homme qui marche*, Diogène de Sinope et Zénon d'Elée.

Par Hajar Boujaddada.

Zénon d'Elée et Diogène de Sinope discutent avec l'Homme qui marche.

DIOGÈNE DE SINOPE : Nous sommes ici pour réfléchir à cette question : qu'est-ce que le mouvement ? Comment peut-on le représenter ?

L'HOMME QUI MARCHE : Je pense bien en être l'image.

DIOGÈNE DE SINOPE : Mais je le suis aussi. *Il tourne autour de l'Homme qui marche, s'éloigne et s'approche de Zénon*. Je me déplace, je pars et je reviens, je suis en mouvement.

L'HOMME QUI MARCHE : Cependant, moi je suis immobile. Mes pieds sont cloués au sol, mais je bouge. La représentation du mouvement n'a pas besoin d'être mobile. Elle n'a besoin de rien en réalité, et ton goût pour la simplicité devrait m'accorder ce point : ma représentation est d'autant plus efficace qu'elle est épurée, ni bras, ni tête. Regarde-moi : mes deux jambes lisses, associées à mon torse incliné, suffisent à refléter la dynamique du mouvement. Même l'aspect abîmé de mon torse ne peut diminuer mon pouvoir d'expression ni ma beauté.

ZÉNON D'ELEE : Je te concède ta beauté, Homme qui marche, mais tu ne peux représenter le mouvement puisqu'il n'existe pas. Si on analyse la démarche de notre ami Diogène, on comprend qu'elle est composée d'une succession d'états parfaitement immobiles.

DIOGÈNE DE SINOPE : Que dis-tu ? Le mouvement n'existerait pas ?

ZÉNON D'ELEE : Bien sûr que non. Et ta représentation du mouvement, *Homme qui marche*, ne correspond pas à la réalité : car si on avait voulu représenter le mouvement, on n'aurait pas obtenu une seule image mais plutôt une série d'états figés, comme dans les chronophotographies d'Etienne-Jules Marey.

L'HOMME QUI MARCHE : Cependant, Zénon, Diogène ne s'est jamais figé. S'il l'avait fait, il se serait sans doute tenu un pied en l'air, immobile, comme tu le dis si bien. Mais le temps ne peut se suspendre. L'image rationnelle que tu donnes du mouvement est donc trompeuse et ma représentation artistique est plus exacte. Mes deux pieds sont ancrés au sol, et semblent pourtant prêts à faire un autre pas : c'est le déroulement progressif de la marche que je représente.

ZÉNON D'ELEE : Alors, avec ces deux pieds ancrés au sol, tu choisis de déformer la réalité ?

L'HOMME QUI MARCHE : En vérité, l'art dépasse à la fois la raison et l'expérience. Et c'est moi qui révèle le mouvement à vos yeux. « L'art ne reproduit pas le visible mais rend visible[1] ». Voudrais-tu, mon ami, que la création se limite à imiter soit ce que nous voyons soit ce que nous croyons voir ?

[1] Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*.

Nana à *L'Homme qui marche*

Par Natacha Moné

NANA : Hé ! Vous venez souvent ici ? Je ne me souviens pas vous avoir vu avant. C'est la première fois non ?

L'HOMME QUI MARCHE : ...

NANA : Pas bavard, c'est ça ? Non mais je vous comprends, on a pas toujours envie de répondre. Moi je parle trop vous voyez. Non, plutôt... Je pense trop pour parler. Je réfléchis, je réfléchis et, pfff, je ne sais plus quoi dire. Vous me comprenez ? Vous pensez trop pour parler vous aussi, n'est-ce pas ?

L'HOMME QUI MARCHE (stoïque) : ...

NANA : Vraiment vous me plaisez, vous savez. Vous ne dites jamais rien, vous êtes seulement là. Je vous comprends. Moi, personne ne me comprend ici. Sauf vous... Peut-être ? Vous savez n'est-ce pas ? Je rêve des affiches moi. Je vaudrais mieux que ça je le sais. Vous m'y voyez vous sur les affiches ? Non, mais imaginez, avant de répondre imaginez. Nana et Belmondo . Nana et Gabin. Ce serait si beau... Ne vous moquez pas s'il vous plaît. Chacun ses rêves et puis voilà. Quels sont vos rêves à vous Monsieur ? Monsieur quoi, en fait ? Toujours pas de réponse n'est-ce pas ? Écoutez, pour moi vous serez ... L'homme. L'homme qui marche. Ça ne vous vexé pas, j'espère. C'est vrai quoi... Qu'est-ce que vous faites d'autre aussi. Alors vous, vos rêves, Monsieur L'Homme qui marche ? Attendez, laissez-moi deviner... Un amour ? Vous aimez Monsieur ? Non. Plus je vous parle, moins je ressens en vous cette chose, ce je ne sais quoi propre à l'amour. Et puis pour aimer, il faudrait une tête. Sans offense. Quoi que j'en ai connu certains... Bref, excusez moi, je divague.

L'HOMME QUI MARCHE : ...

NANA (agacée) : Pas très drôle, monsieur, dites moi... Vous connaissez Porthos ? Ou plutôt l'histoire de Porthos ? Enfin je dis ça comme ça, vous savez, si ça ne vous intéresse pas... C'est juste que, voilà, un homme me l'a racontée une fois et depuis j'y pense tout le temps vous voyez. Et, je voulais connaître votre avis à vous, qui marchez d'un pas aussi ferme. Voilà, Monsieur L'Homme qui marche, marcheriez-vous toujours si vous aviez une tête ? C'est que, tu vois... Je peux te tutoyer ?

L'HOMME QUI MARCHE : ...

NANA : Bon, je te tutoierais alors. C'est que tu vois, Monsieur L'Homme qui marche, je crois que je suis comme Porthos. Je me mets à penser quand il ne faut pas, je lui ressemble beaucoup à ce grand, ce bête. Tu en as de la chance tu sais, parce que penser mal à propos tue. Toi tu marches, tu ne penses pas, tu vis. Moi, je survis seulement jusqu'au jour où tout s'effondrera sur moi. Oh que je deviens fataliste ! Arrête moi dans ces moments voyons !

L'HOMME QUI MARCHE (gardant son sang-froid): ...

NANA (dans ses pensées) : En fait, j'ai réfléchi tu sais et j'ai eu tort. Porthos est mort parce qu'il a pensé, mais il n'avait jamais vraiment vécu avant. C'est vrai, comment vivre sans penser , sans savoir que c'est penser qui nous fait vivre. Moi je doute. Et c'est par ce doute que j'existe. J'existe à travers mon doute. Toi tu ne doutes pas, tu marches. Mais alors, je te le dis... Tu n'existes pas, L'Homme, tu marches seulement. Et je me suis trompée. Tu n'es pas L'Homme. Si tu étais Homme, tu comprendrais ce que je dis, tu douterais de ta propre existence, et là, tu existerais. Mais regardes, tu marches encore et toujours. Écoute... Tu n'es même pas tu, tu es ça. Ça marche, ça continue de marcher et ça ne pensera jamais. C'est pas l'Homme, c'est autre chose, c'est cette marche, c'est ce mouvement... Et voilà que je deviens philosophe !

Et moi, je vis, je pense, je pense, je vis ! Que j'ai peur, mais que je suis heureuse !

Et L'Homme qui marche trébucha.



Assemblages exposés dans la salle d'arts-plastiques.

DES PIEDS ET DES PAS

Assemblages poétiques et plastiques

Avant même la visite au musée Rodin, les élèves des groupes arts plastiques du lycée Lakanal et de la clinique Dupré ont répondu à l'incitation « Il n'y a qu'un pas » à travers la réalisation d'assemblages mêlant matériaux bruts (plâtre, carton, cire, papier, bois...) et matériaux de récupération (boîte à œufs, cintre, vêtements usagés, vieilles chaussures, anciens travaux d'élèves, poupées, tourne-disque...). Ils se sont confrontés à la difficulté de créer une cohérence à partir d'éléments hétérogènes mais aussi à des questions de poids et d'équilibre propres à la pratique de la sculpture. Il a fallu fixer, emboîter, plier, tendre, modeler, mouler, attacher, coller, scotcher, agraffer... pour que « ça tienne debout » et que « ça marche ».

Une fois leurs assemblages réalisés, certains ont rédigé des cartels développés poétiques ou humoristiques qui, dans leurs constructions et leurs styles redoublent les différents "pas" représentés.



Élaboration des assemblages en classe.

PREMIERS PAS

Par Marie Delobel, Charlène Moulin, Ga-Hee Han et Emma Nédelec.

Cher journal,

Aujourd'hui, notre enfant a enfin fait ses premiers pas ! Il a beaucoup de difficultés pour le moment à cause de ses problèmes d'articulation. Il garde à peine l'équilibre... Nous l'encourageons : "Viens voir maman... marche mon bébé... Pose ton petit pied...". On peut voir son évolution, Il prend enfin des couleurs. Pour le moment il est encore un peu orange, mais déjà au niveau de sa tête ça s'estompe. Il est même sorti de son socle laissant l'automne derrière lui. Oh qu'il grandit vite ! Un jour, tu verras, il sera *L'Homme qui marche* !

Emma Nédelec et Ga-Hee Han.



Marie Delobel et Charlène Moulin, *Premiers pas*, 2019, Assemblage, 42 x 22 x 27 cm, poupée, osier, bois, fil de fer, mousse et feuilles mortes.

PAS TROP FAIM

Par Corentin Gauthier.



Corentin Gauthier *Pas trop faim*, 2019, Assemblage, 50 x 80 x 7 cm, plâtre et carton.

PAS SYMÉTRIQUE

Par Rachel Cadrieu et Emmy Subra



Rachel Cadrieu et Emmy Subra *Pas symétrique*, 2019, Assemblage, 30 x 35 x 10 cm, cire, bois, fer, tissus, scotch et carton.

PAS BÊTE

Par Emilie Caltagirone-Presson et Chiara Ciuti.



Emilie Caltagirone-Presson et Chiara Ciuti *Pas bête*, 2019, Assemblage, 29 x 20 x 20 cm, livre, cire, touches de clavier, ampoule et plâtre.

PAS DE GÉANT

Par Lia Tillich et Raymond Quan



Je veux bouger !
Une chaussure,
Deux chaussures,
Un bout de bois,
Deux bouts de bois,
J'ai mes jambes,
J'ai mes pieds,
Mais je suis coincé.
Raymond Quan

Lia Tillich et Raymond Quan *Pas de géant*, 2019, Assemblage, 180 x 130 x 10 cm, bois, ficelle, chaussures et plâtre.

PAS ENCORE MÛR

Par Natacha Moné



Natacha Moné *Pas encore mûr*, 2019, Assemblage, cagette en plastique et tissu.

PAS DE DEUX

Par Irène Mpouli et Léa Lévi-Beckam.



Irène Mpouli et Léa Lévi-Bacam, *Pas de deux*, 2019, Assemblage, x x cm, plâtre, carton, mousse et tourne disque.

PAS DANS LA LUNE

Par Louise Trichet, Chiara Ciuti et Emilie Caltagirone.



Cette sculpture montre un pas mécanique,

Cette œuvre fait penser à un robot,

Elle a un aspect plutôt ludique,

Elle est recouverte de fluo.

Elle est attrayante et hypnotique.

La couleur est à la fois disco,

Mais également très dynamique.

L'œuvre utilise différents matériaux,

Elle est faite à partir de plastique,

Mousse, scotch pour des airs originaux.

Ses jambes légères sont métalliques,

Et du fait de ces quelques morceaux,

Elle est magique et pas statique.

Emilie Caltagirone-Presson, Solenn Duluc et Chiara Ciuti.

Louise Trichet *Pas dans la lune*, 2019, Assemblage, 40 x 30 x 38 cm, cintre, carton et mousse.

PAS SUR DES ŒUFS

Par Lou-Anne Le Moines de Sagazan



Lou-Anne Le Moines de Sagazan, *Pas sur des œufs*, 2019, Assemblage, 19 x 6 x 17 cm, boîte à œuf, cire et pelouse synthétique.

PAS SI VIEUX

Par Bruno Terrien



Bruno Terrien *Pas si vieux*, 2019, Assemblage, 13 x 9 x 15 cm, fil électrique, paille en plastique, fil de fer, cure-dent.

PAS PLUME

Par Omar Tahori



Omar Tahori *Pas plume*, 2019, Assemblage, 20 x 10 x 50 cm, mannequin et plâtre.

PAS DE DOIGTS

Par Yohann Mahiout, Sébastien Tran Van, Louise Trichet et Omar Tahori



POC, POC, POC, POC,

Il ne reste qu'une main, cependant
elle s'en moque,

POC, POC, POC, POC,

Un os est exposé, il a du subir un
choc,

POC, POC, POC, POC

La main avance bien, mais soudain
elle se bloque,

POC, POC, POC, POC,

La main est arrêtée, dans le plâtre
elle s'est figée.

Louise Trichet et Omar Tahori.

PAS EN SUSPENS

Par Solenn Duluc



Solenn Duluc *Pas en suspens*, 2019, Assemblage, 100 x 40 x 20 cm , carton, papier et jeans.

PAS GONFLÉ

Par Pauline Demyttenaere



Pauline Demyttenaere *Pas gonflé*, 2019, Assemblage, 15 x 5 x 22 cm, gant en latex, scotch et bois.



MARCHE GROUPÉE

Histoires d'atelier

Les mardi 3 et jeudi 12 décembre 2019 ont eu lieu deux journées d'atelier de pratique plastique, avec l'intervention de l'artiste plasticienne Louise-Margot Décombas. L'objet de ces deux journées était d'imaginer et concevoir une installation, pour l'espace alloué par le musée Rodin, qui pourrait intégrer tout ou partie des assemblages déjà réalisés par les élèves. Il s'agissait d'établir un lien entre des volumes très hétérogènes de par leurs matériaux et leurs couleurs et de co-crée un dispositif de présentation qui fasse œuvre.

Cette collaboration a abouti à la réalisation d'une structure aux dimensions imposantes, à la fois socle et sculpture, un *Monument à l'Homme qui marche*.



Gestes d'atelier : Tracer, scier, découper, soulever, peindre, coller, modeler, dessiner...

Coéquièpière

Louise-Margot Décombas



Louise-Margot Décombas

Coéquièpières, 2017-2019, Sculptures, 40 x 40 x 30 cm, 60 x 60 x 50 cm, 60 x 90 x 40 cm, Résine acrylique, polystyrène, tissu, cuir, métal chromé

Artiste plasticienne née en 1994 à Clermont-Ferrand, et ancienne élève de l'école des Beaux-Arts de Paris, Louise-Margot Décombas a présenté son travail aux élèves participant au projet et les a accompagnés pour deux journées d'atelier de pratique plastique autour de la réalisation d'une sculpture monumentale et de la conception d'une scénographie pour l'exposition.

À propos de sa pratique artistique, elle écrit :

« Les territoires de recherche qui engendrent mes projets sont à la fois intimes et liés à mon observation régulière des espaces périurbains : les souvenirs d'enfance, les chagrins, la mémoire, les lieux de vie, de flânerie, d'attente... Aux terminus des transports en commun, j'explore les quartiers résidentiels, les territoires dédiés aux loisirs, aux vacances, là où sont entassés puis oubliés les objets du quotidien, dans les arrières-cours, les jardins, les chambres, les salles de bain... J'extrait de ces pérégrinations des formes inspirées par l'architecture ou les objets, mais toujours issues d'une certaine standardisation. Constitués de résine, de polystyrène, de linoléum, de lycra, de tissus domestiques, de savon, de plastique, je crée de grands volumes dont les échelles et les matériaux sont systématiquement bousculés, comme un souvenir biaisé. Je constitue par ailleurs, depuis plusieurs années, une importante documentation iconographique de la vie quotidienne grâce à un petit appareil photo compact. Ces photographies prises sur le vif, accumulées et regroupées sous le nom de *La bagagerie*, constituent un répertoire de formes plastiques, de couleurs saturées, de fragments de corps, de vêtements, de contextes multiples, grâce auquel je développe ma pratique de la sculpture.

Au gré des installations, je choisis des photographies dont le format s'adapte au lieu d'exposition et à l'échelle des pièces qui les côtoient. Marouflées à même le mur, ces images deviennent alors un décor signifiant en contrepoint de mes sculptures. La photographie me permet aussi de ramener des corps dans les espaces d'exposition. Des corps souvent féminins, encore un peu adolescents, parfois vulnérables qui me conduisent à m'intéresser aux jeux de cadrage et de fragmentation. Des corps ni lisses ni victorieux, mais souvent alanguis, granuleux, pudiques, comme dans la vidéo *Les sans culottes*, qui rejoue les stratégies des jeunes filles dans les vestiaires collectifs pour ne rien montrer aux autres, ici filmées dans leur chambre d'enfant surchargée d'objets, support à une forme de mélancolie latente... »

Première journée

Un pas après l'autre

Le mardi 3 décembre 2019, les élèves de la clinique Dupré ont rejoint les élèves de Première du lycée Lakanal pour une journée d'atelier avec Louise-Margot Décombas. L'artiste a d'abord présenté son travail de sculpteur aux élèves en insistant sur la diversité des matériaux qu'elle utilise, sur leurs qualités spécifiques et sur la dimension expérimentale des transformations qu'elle leur fait subir. Elle a également présenté quelques-unes de ses photographies, collection de formes et de couleurs, répertoire d'idées aux sources de sa démarche artistique et a évoqué les titres de ses productions. Jouant souvent le décalage, ceux-ci ne sont pas toujours décidés par l'artiste, mais plutôt glanés au fil des conversations et des regards sur son œuvre.

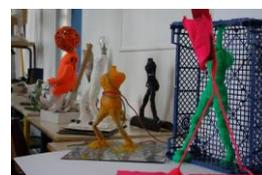
Louise-Margot Décombas a, par la suite, fait découvrir aux élèves plusieurs références en sculpture contemporaine, et notamment l'œuvre de Franz West à travers des images de la rétrospective qui lui était consacrée au centre Georges Pompidou du 12 septembre au 10 décembre 2018. Les élèves ont été particulièrement attentifs à la singularité des œuvres de Franz West jouant sur la frontière entre le laid et le beau, ainsi qu'aux matériaux utilisés, aux dispositifs de présentation élaborés et à la possibilité pour le spectateur d'interagir avec certaines sculptures de l'artiste. Ces différents enjeux ont pu faire écho à certains aspects de la démarche artistique de Rodin mais également aux caractéristiques de leurs propres productions.

Les élèves ayant présenté leurs assemblages à l'artiste, il a été décidé que l'objet de l'atelier serait l'élaboration d'une sculpture-structure monumentale propre à rassembler et mettre en scène leurs productions.

Pour penser cette sculpture les élèves ont d'abord travaillé par le croquis à partir d'une vue de l'espace alloué par le musée Rodin pour leur exposition. De leurs croquis ont émergé plusieurs idées communes : une forme plutôt organique qui évoquerait un flux de matière à modeler ; un jeu avec la colonne présente dans l'espace du musée, la sculpture contournant ou entourant cet élément d'architecture pour mieux l'intégrer ; la présence de niches dans la structure qui permettrait de loger certains assemblages et qui inviterait le spectateur à tourner autour.

La spécificité de certains de leurs assemblages et notamment d'une pièce qui avait été pensée pour être suspendue, a présidé à l'élaboration de la forme. Il a fallu notamment concevoir une arche susceptible de supporter le volume, tout en étant suffisamment légère pour être déplacée et intégrée facilement à la structure. Après avoir posé au sol, sur une bâche, l'assemblage à suspendre, les élèves ont dessiné l'arche en y incluant trois niches susceptibles d'accueillir certains de leurs volumes. Puis ils ont rempli la forme de mousse expansive. Après séchage, l'arche a été retournée et une autre couche de mousse ajoutée pour obtenir un volume plus épais. Une deuxième structure, construite à partir de tasseaux qu'il a fallu scier et clouer, a alors été élaborée pour prolonger l'arche vers l'avant. La journée s'est terminée en relevant l'arche pour la poser contre la structure en tasseaux et obtenir une première idée de la forme définitive.

Ont collaboré : Chiara Ciuti, Emilie Caltagirone, Solenn Duluc, Sahra Guedouim Zemraoui, Ga-Hee Han, Marion Klaeyle, Léa Lévi-Becam, Yoann Mahiout, Emma Nedelec, Mattéo Peirani, Julie Rabat, Théodore Sananikone, Pauline Ser, Omar Tahori et Louise Trichet.



Seconde journée

Un pas si facile que ça

Le jeudi 12 décembre 2019, les élèves volontaires de Terminale du groupe arts-plastiques du lycée Lakanal se sont réunis pour une deuxième journée d'atelier avec Louise-Margot Décombas. Il fallait trouver un moyen de faire tenir debout l'arche réalisée la semaine précédente.

Un premier groupe s'est attelé à stabiliser l'arche à l'aide de tasseaux, tandis qu'un second groupe commençait à modeler une chaussure géante en argile susceptible de recevoir le pied le plus fin de l'arche pour le lester, l'idée d'un jeu avec la colonne ayant finalement été abandonnée. Enfin, un troisième groupe s'occupait de réaliser des illustrations pour les textes du catalogue d'exposition.

Le premier groupe a très rapidement été confronté à des difficultés. Malgré un lest de panneaux de bois inséré dans la mousse expansive et un aplanissement de la base de l'arche, les tasseaux, trop légers, ne semblaient pas pouvoir soutenir suffisamment la structure pour que la stabilité soit assurée. Le problème restait entier jusqu'à la trouvaille providentielle d'un vieux pied de table en métal, qui semblait fait pour soutenir la structure. Quelques encoches dans la mousse expansive plus tard, il s'adaptait parfaitement à l'arche. Ne restait plus alors qu'à le recouvrir de mousse expansive pour finir de le solidariser à la structure. Un tasseau, attaché à l'autre pied de l'arche, permettait de s'assurer qu'elle ne vrillerait pas vers l'avant. L'arche tenait enfin debout.*

A ce moment de la journée, le groupe qui travaillait sur les illustrations a rejoint le groupe qui travaillait sur l'arche pour réunir les différentes parties de la structure et commencer à réfléchir ensemble au choix et à la disposition des assemblages. La réflexion s'est construite autour d'une nécessité : l'intégration de deux assemblages, plus contraignants par leurs tailles et les dispositifs à mettre en œuvre pour les faire tenir sur la structure.

L'arche avait été pensée pour accueillir l'un de ces deux assemblages : *Pas en suspens*. Mais devant les difficultés à faire tenir l'arche debout, il semblait impossible d'ajouter encore du poids sur le haut de la structure. Il est vite apparu que la position la plus intéressante serait le passage ménagé par la niche la plus large de l'arche. Le deuxième assemblage à penser : *Pas de géant* ne pouvait qu'être placé à l'avant du socle, plus solide, et ménageant le recul nécessaire pour dialoguer avec *Pas en suspens*.

Pendant ce temps, la chaussure géante avait fini de se construire. Elle séchait.

Les deux pas allaient dans la même direction. Fallait-il que ce soit le cas pour tous les assemblages ? D'un commun accord, les élèves, craignant de « verser un peu dans la dictature », ont décidé que non. L'option de faire dialoguer les assemblages les uns avec les autres, par petits groupes empruntant des directions différentes a été choisie. Quelques socles avec des hauteurs différentes et beaucoup d'hésitations plus tard la composition finale était fixée. Les différents emplacements des assemblages ont alors été détournés pour finir de recouvrir le socle de mousse expansive. Une mousse expansive premier prix achetée à la dernière minute en renfort qui s'est révélée plus jaune que blanche...

Il faudrait encore peindre, mais plus rien ne leur faisait peur.

Ont collaborés : Sarah Ashry Ahmed, Hajar Boujaddada, Rachel Cadrieu, Marie Delobel, Pauline Demyttenaere, Lou-Anne Le Monières de Sagazan, Natacha Moné, Charlène Moulin, Raymond Quan, Emmy Subra et Lia Tillich.













PAROLES D'ÉLÈVES

"C'était sympa de travailler en groupe, d'apprendre à se connaître, de voir d'autres points de vue, de faire quelque chose de collectif. Il fallait travailler en groupe et assembler nos idées. Au début, on était un peu séparés avec ceux de Lakanal, mais on a pu vraiment travailler en groupe à partir du moment où on a construit. Travailler manuellement nous a poussé à nous entraider."

"Ça m'a donné de la motivation. C'était quelque chose qui donnait envie de faire."

"Il y avait des contraintes mais différentes de celles de d'habitude. On était dans un grand atelier avec plus de liberté de faire ce qu'on voulait."

"C'était bien de travailler ensemble même si je n'aime pas trop le résultat. La mousse ne me plaît pas. C'est un peu une masse informe qu'on a fait..."

"Ou alors, ce sont des hommes qui marchent sur des nuages"

"C'est assez massif. Mon assemblage était grand mais il semble presque petit par rapport au socle."

"J'ai aimé scier, clouer, des gestes qu'on ne fait pas souvent en classe."

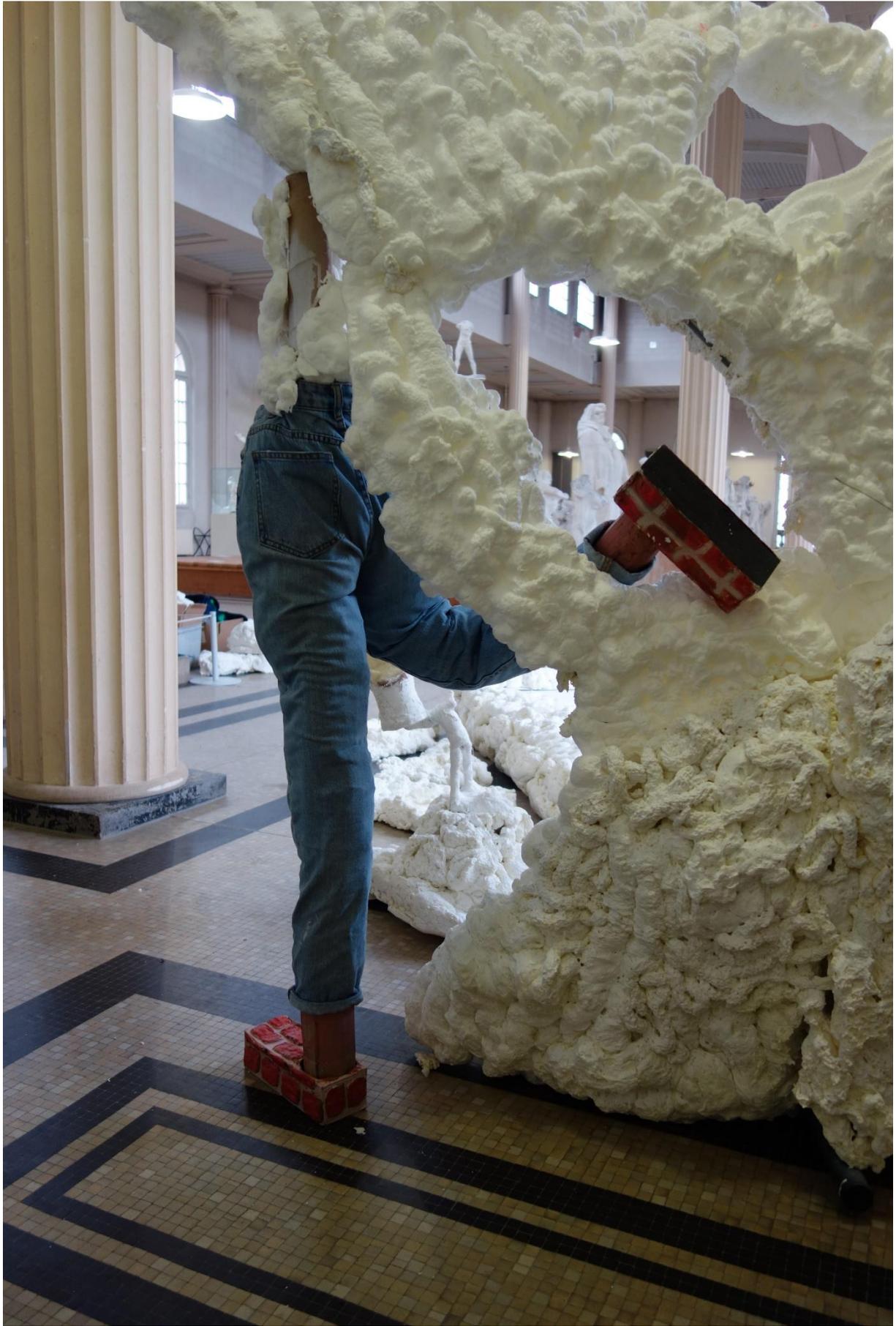
"Ça m'a appris la persévérance."

"En visitant le musée et en travaillant sur la structure, je me suis rendue compte à quel point la présentation est importante."

"Je ne m'attendais pas à ce résultat. Il fallait gérer le côté imprévisible de la mousse et l'équilibre de l'arche."

"Je n'étais pas sûre de l'idée de la chaussure géante. Je ne voyais pas bien ce que ça allait donner. Et en fait, c'est une des choses que je préfère."

"Je trouve que les assemblages s'intègrent bien à la structure. La mousse lie les sculptures entre elles. C'est comme un monde fantaisiste, un monde imaginaire ou utopique, une scène, un terrain de jeu où le spectateur devrait avoir le droit de déplacer les assemblages pour qu'ils marchent vraiment."



ÉPILOGUE

"Nos pas nous sont si faciles et si familiers qu'ils n'ont jamais l'honneur d'être considérés en eux-mêmes, et en tant que des actes étranges (à moins qu'infimes ou perclus, la privation nous conduise à les admirer)... Ils mènent donc comme ils le savent, nous qui les ignorons naïvement ; et suivant le terrain, le but, l'humeur, l'état de l'homme, ou même l'éclaircissement de la route, ils sont ce qu'ils sont : nous les perdons sans y penser." Tout au long de notre travail nous avons confirmé et reconfirmé ce que dit ici Paul Valéry et disait déjà Platon, la réflexion naît de l'étonnement, et celui-ci est souvent suscité par les choses les plus familières.

Nous n'avions pas d'autre intention de départ que de sculpter un pas. Seulement, nous nous étions donné la contrainte d'utiliser, comme Rodin pour son *Homme qui marche*, des matériaux et des objets laissés à l'abandon dans l'atelier. Il a fallu se confronter à des problèmes de stabilité, d'équilibre, de poids, à la fragilité des matériaux utilisés... Chacune de nos sculptures est tombée plusieurs fois avant de tenir debout et chaque réussite nous est apparue comme une répétition du mystère originel de la marche.

Obnubilés par ces difficultés techniques, nous en venions presque à oublier la question du sens. Chaque assemblage, né d'associations imprévues, a révélé plus d'intentions que nous n'en avions conscience de prime abord. Faits de bric et de broc, de rencontres fortuites, de couleurs et de matériaux insolites, nos promeneurs statiques interrogeaient la marche : pas entravés, pas timides, pas décidés, pas qui tournent en rond ou pas légers... Que veut dire marcher ?

Ces pas nous ont menés sur un terrain de jeux, paysage enneigé, banquise à la dérive, morceau de nuage, petit bout de paradis ou pop-corn... Ils marchent d'autant mieux qu'ils ont un lieu à parcourir, accidenté comme eux, pas toujours très stable comme eux, mais propre à provoquer des rencontres et à créer des chemins pour eux.

Nos hommes qui marchent sont fragiles, ils partent un peu dans tous les sens, et à vrai dire, on ne sait pas trop où ils vont. Et pourtant on perdra, avec bonheur et sans y penser, quelques pas à les suivre.

Nathalie Vuillemin,

Professeur d'arts-plastiques.











